

[Luc Estang, « Luc Estang a retenu : *La Rencontre des absents* de Boris Schreiber » (S-t : « Boris Schreiber : Aux innocents la tête pleine »), Le Figaro, n° 916, 7-13 novembre 1963, p. 5 du « Figaro littéraire ».]

Luc Estang a retenu : *La Rencontre des absents* de Boris Schreiber

Œuvre de folie douce-amère, *La rencontre des absents*. C'est le troisième roman de M. Boris Schreiber. Il me fait regretter d'avoir ignoré, en leur temps les deux précédents : *Droit d'asile* (1957), *Les heures qui restent* (1958), publiés par les Editions Denoël, et m'incite au ferme propos de réparer l'omission. Ce qu'une préface admirative, encore qu'un peu qu'hermétique parce que trop allusive de M. Henri Thomas nous dit de ces deux romans pour nous introduire à *La Rencontre des absents* suggère une continuité profonde dans l'inspiration de l'auteur, malgré « l'immense écart existant entre un livre et la suivant ». Car les thèmes indiqués : la violence, la solitude en face des autres, le vertige de l'espace et du temps, l'échec à vivre, demeurent identiques ici et là sous les différences de traitement ou plutôt d'accent. D'ailleurs, M. Henri Thomas note que les apparentes oppositions sont des saisies complémentaires de la même réalité. Laquelle, pour être idéalisée, outrée, rêvée qu'elle soit, devient possible grâce à la parole.



LUC ESTANG A RETENU :  
*La Rencontre des absents*  
DE BORIS SCHREIBER

ŒUVRE de folie douce-amère, *La Rencontre des absents*, Le troisième roman de M. Boris Schreiber. Il me fait regretter d'avoir ignoré, en leur temps, les deux précédents : *Droit d'asile* (1957), *Les heures qui restent* (1958), publiés par les Editions Denoël, et m'incite au ferme propos de réparer l'omission. Ce qu'une préface admirative, encore qu'un peu hermétique parce que trop allusive, de M. Henri Thomas nous dit de ces deux romans pour nous introduire à *La Rencontre des absents* suggère une continuité profonde dans l'inspiration de l'auteur, malgré « l'immense écart existant

entre un livre et la suivant ». Car les thèmes indiqués : la violence, la solitude en face des autres, le vertige de l'espace et du temps, l'échec à vivre, demeurent identiques ici et là sous les différences de traitement ou plutôt d'accent. D'ailleurs, M. Henri Thomas note que les apparentes oppositions sont des saisies complémentaires de la même réalité. Laquelle, pour idéalisée, outrée, rêvée qu'elle soit, devient possible grâce à la parole.

« Il faut parler pour que tout existe ». C'est Jojo, le héros de *La Rencontre des absents*, qui dit cela. Ce Jojo est un simple d'esprit. Non pas un idiot, mais un qui est convenu d'appeler un « innocent » ou, dans certaines régions méridionales, un « ravi », terme qui caractériserait aussi bien le personnage de M. Boris Schreiber. Aux innocents la tête pleine ! — pleine d'images. Jojo, en effet, pense beaucoup ; mais sa cervelle opère à la façon d'un cinématographe et non pas muet : « Cinqque (c'est ainsi qu'on le traite familièrement) et il ne s'en formalise pas), vous trouvez que je suis cinqque ? Je vois des choses, rien de plus. » Il ne les voit que projetées par les

mots qui entrent, d'ordinaire, dans leur plein sens imagé.

La réussite formelle du roman tient à ceci que l'écrivain qui délègue ses pouvoirs sur le langage à un innocent — semble faire entièrement crédit à ce dernier. Littéralement, il lui laisse la parole, sans s'interposer — sauf peut-être au cours d'une vingtaine de pages, vers la fin, où j'ai éprouvé un imperceptible changement de ton. De sorte que, du même coup, il nous donne l'illusion d'assister, de l'intérieur, au mécanisme mental d'un simple d'esprit.

Nu lament crétin, Jojo. J'y insiste. Il a sa logique propre et sa sagesse dont l'imbécillité « normale » se gausse. Le voici disposant de loisirs parce que le restaurant d'une station côtière où il est employé comme plongeur est fermé « pour cause de travaux ». Heureux loisir ; lui lui permettent de se

Cette fatrasie est celle de « Absolu » et la lutte contre le temps. Absolu est un exploitant à son service. On le voit bien quand Jojo rencontre un « monsieur au chapeau » nouvelle ment ébloui dans un village qui change et qui le parle de Paris. Mais, puis, une impotente silhouette au l'intervention de sa fille Sabine. On ne voit pas que ce que c'est d'être un « ravi ». La Rencontre des absents.

On a cru être tout de suite que se « monsieur au chapeau » était Paris. Mais se persuade, Jojo l'aurait dit. Il a, sûr, qui tout à l'heure, peut-être, dans ce restaurant, dans ce restaurant d'une station côtière où il est employé comme plongeur est fermé « pour cause de travaux ». Heureux loisir ; lui lui permettent de se

« Il faut parler pour que tout existe. » C'est Jojo, le héros de *La Rencontre des absents* qui dit cela. Ce Jojo est un simple d'esprit. Non pas un idiot, mais ce qu'il est convenu d'appeler un « innocent » ou, dans certaines régions méridionales, un « ravi », terme qui caractériserait aussi bien le personnage de M. Boris Schreiber. Aux innocents la tête pleine ! — pleine d'images, Jojo, en effet, pense beaucoup ; mais sa cervelle opère à la façon d'un cinématographe et non pas muet : « Cinqque (c'est ainsi qu'on le traite familièrement et il ne s'en formalise pas), vous trouvez que je suis cinqque ? Je vois des choses, rien de plus. » Il ne les voit que projetées par les mots qu'il entend, d'ordinaire, dans leur plein sens imagé.

La réussite formelle du roman tient à ceci que l'écrivain qui délègue ses pouvoirs sur le

langage à un « innocent » semble faire entièrement crédit à ce dernier. Littéralement, il lui laisse la parole, sans s'interposer — sauf peut-être au cours d'une vingtaine de pages, vers la fin, où j'ai éprouvé un imperceptible changement de ton. De sorte que, du même coup, il nous donne l'illusion d'assister, de l'intérieur, au mécanisme mental d'un simple d'esprit.

Nullement crétin, Jojo. J'y insiste. Il a sa logique propre et sa sagesse dont l'imbécillité « normale » se gausse. Le voici disposant de loisirs parce que le restaurant d'une station côtière où il est employé comme plongeur est fermé « pour cause de travaux ». Heureux loisir ; lui lui permettent de se

consacrer à une vieille obsession : retrouver son frère aîné, Petit Max, parti loin, il ne sait où, il y a plus de vingt ans. Certes, la recherche exige du temps. La fermeture du restaurant en donne. En bonne logique, plus la réouverture tardera, plus Jojo « gagnera du temps ». Il opère donc de menus sabotages et de cette façon il s'assure une réserve de minutes, d'heures, de jours en vue de la grande recherche dont il ne doute pas qu'elle aboutira et le comblera.

Cette lutte contre le temps (et sa relativité !) par raisonnement absurde s'exerce à rebours de la lutte semblable, mais par raison impuissante celle-là, que soutient le propriétaire du restaurant, Gros-Loup. C'est un moribond. Son corps adipeux et pourri se soulève sur un arrière-plan sordide qui intéresse la mère (suicidée) de Jojo, « l'innocent » lui-même à qui l'ignoble bonhomme prête une valeur de rachat, une vieille servante-maîtresse et sa fille, Irma, qui n'a qu'un sein. Gros-Loup peste contre la lenteur des travaux ; il craint de mourir avant la réouverture de son restaurant, objet de diverses convoitises. Il y a là une étonnante atmosphère de haine et d'abjection. Jojo s'y meut avec « innocence », donc en ramenant tout à sa hantise.

Cette hantise est celle de l'Absolu, et la lutte contre le temps n'est qu'un expédient à son service. On le voit bien quand Jojo rencontre un « monsieur en chapeau » nouvellement établi dans le village qui exige qu'il lui parle de Petit Max, puis lui impose silence sur l'intervention de sa fille Sabine. On le voit bien parce que c'est alors qu'a lieu *La Rencontre des absents*.

On a deviné tout de suite que le « monsieur au chapeau » était Petit Max en personne. Jojo l'a-t-il deviné, lui aussi, qui tour à tour réticent, puis revendicatif, puis frustré dans son besoin de raconter, évoque un passé douloureux, honteux, pour ce frère qu'il divinise ? Peut-être son « innocence », aujourd'hui comme hier, ne va-t-elle pas sans ruse. Peut-être fabule-t-il ? Le certain, c'est que sur le point d'entendre la vérité il la refuse. Il est pris de fureur contre Sabine – sa nièce – et l'oblige à se taire. Elle le comprend. Nous aussi nous comprenons : en acceptant la révélation, il eût renoncé à l'absolu et perdu « l'innocence ». Il préfère recommencer la quête idéale ailleurs.

Tel est ce roman foisonnant d'évidences insolites. Rencontre d'un présent : M. Boris Schreiber.

Luc Estang